

Francis Juteau

MONTREAL
insomniaque

e² Éditions
au
Carré

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Juteau, Francis, 1989-, auteur

Montréal insomniaque / Francis Juteau.

(Libr'aire)

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-923335-91-9

ISBN 978-2-923335-92-6 (livre numérique)

I. Titre.

PS8619.U864M66 2018

C84376

C2018-941972-5

PS9619.U864M66 2018

C2018-941973-3

Les Éditions au Carré inc.

2100, boul. De Maisonneuve Est, bureau 002

Montréal (Québec) Canada H2K 4S1

Téléphone: 514 316-5450

editeur@editionsaucarre.com

www.editionsaucarre.com

Illustration de la couverture: François Escalmel

Conception graphique de la couverture: Martine Beaudry (Kinos)

Direction de création: Caroline St-Louis (Virgolia Communication)

Photo de l'auteur: Anne Marie Lussier

Illustration de la bande dessinée: Jessica Desrochers

Édition: Marie-Eve Laroche

Révision linguistique: Caroline Turgeon

Correction d'épreuves: Gabrielle Tremblay

Mise en pages: Édiscript enr.

Version numérique: Studio C1C4

Relations de presse: Caroline St-Louis (Virgolia Communication)

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Les Éditions au Carré désirent remercier tout spécialement la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) et le Fonds du livre du Canada (FLC) pour leur appui.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Canada

Société
de développement
des entreprises
culturelles

Québec 

Toute reproduction intégrale ou partielle de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment par numérisation, photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans une autorisation écrite par l'éditeur.

© Les Éditions au Carré inc., 2018

Dépôt légal: 4^e trimestre 2018

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-923335-91-9 (version papier)

ISBN 978-2-923335-92-6 (version numérique)

DISTRIBUTION

Prologue inc.

1650, boul. Lionel-Bertrand

Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7

Téléphone: 1 800 363-2864

Télécopieur: 1 800 361-8088

prologue@prologue.ca

www.prologue.ca

Les villes qui n'ont [rien] inspiré,
ou si peu, sont condamnées à mourir
de froid. Elles sont tristes comme
les pays sans légendes, car elles n'ont
pas de fantômes à vendre.

MICHEL BOUJUT



I

Rosemont à bout de souffle



Un jour, on vient habiter Montréal. On y survit un temps, puis on part mourir en banlieue. C'est le cycle du Québec (ici, la mort, c'est un rite périphérique). Nos enfants viendront y habiter aussi. Comme nous, ils tomberont amoureux de cette île de fous, de ce bout de presque-pays à rêver debout. Comme nous, ils oublieront d'y dormir.

J'y vis avec un chat qui parle. Ou c'est peut-être un homme. Un des deux, je ne sais plus. Chaque soir, il part ronronner les ruelles, et se ramène une minette différente à l'appartement.

— Peu importe où tu t'en vas, si la robe tourne à droite, faut que tu tournes à droite.

Il dit qu'il ne comprend pas pourquoi tout le monde est aussi obsédé à l'idée de se rendre quelque part. Que se perdre, eh ben, c'est un art (il insiste). Peut-être. C'est qu'il n'est pas pressé, le Matou. Chaque jour, il lit des passages du même Camus, du même Laferrière, du même Kafka, puis les relit entre deux femmes. Face aux trop longs

romans d'amour, il s'essouffle. Je jure, jamais vu un félin avec une si impressionnante collection d'histoires d'un soir. S'il part remuer la queue ailleurs, alors on ne revoit plus son joli minois avant l'aube.

Finit d'engloutir la pinte de lait au goulot, me balance un sourire riche en calcium, puis m'abandonne en cuisine pour retourner s'empiauler. C'est qu'il semble attendu (incroyable, d'où elle sort celle-là, je ne l'ai pas vue entrer qu'elle y miaule déjà). Le chat parti, j'attends les souris pour danser, mais elles ne viennent pas. Faut croire que les trappes ont fait le boulot. RIP. On ne peut vraiment compter que sur soi pour se désennuyer, ici.

Si je suis moins courailleux que lui, c'est que le labyrinthe montréalais a été bon avec moi l'an passé. En son centre, j'ai rencontré une femme. La femme. Une photographe qui change chaque mois de lentille, et aussi de couleur de cheveux (hallucinante et chromatique). Sauf qu'elle n'y sera bientôt plus. Oh, elle n'est pas encore partie, mais demain, c'est tout comme. Vancouver la réclame pour un contrat de six mois, ou de douze si on aime ses photos. On se l'arrache. *PANIQUE PAS TI-GARS, ELLE VA REVENIR*. Mais qui a dit que je paniquais?

Montréal ne sera pas le cimetière de ma libido (aucun coquelicot sur ma tombe pénienne). Si elle n'est plus là pour s'y promener, alors j'irai m'asseoir sur les bancs de parc, puis je les regarderai passer, elles. Mes verbes qui courent la galipote, mais pas moi. C'est tout. Célibataire à mon corps défendant, faut bien se trouver une façon d'écouler le printemps. C'est une saison pour se faire

violence. Moi, dès qu'arrive le mois de mai, je ne dors presque plus, je tombe en amour chaque seconde, et me mets à tout confondre. Même les chats et les hommes.

En t'attendant, j'écrirai. *Kid*, je rêvais d'être écrivain comme on rêve d'être astronaute (l'un n'est pas si loin de l'autre). Dans un appart de Rosemont, je serai le tien. Celui qui, en rut, fantasme ton retour. Si. Tu verras. Ce sera un récit court, rien de trop long, un roman où chaque partie essaiera de te déshabiller. Tsé, pas toujours besoin d'une peine d'amour pour commencer à écrire au Québec. Toi qui adores marcher Montréal, on s'y arrachera tout notre linge de chapitre en chapitre, d'Ahuntsic à Saint-Henri, en dispersant les morceaux pour retrouver notre chemin. En bons tout-nus, on plongera dans le canal Lachine, glacé, avant de remonter Griffintown en crawlant jusqu'au Vieux-Port. Près des quais, la fin: surpris par un inspecteur du SPVM, depuis des jours sur la piste de nos pelures de linge. Excès de chair, 187 \$ d'amende (pas de pitié pour les libidineux). Puis, dans l'épilogue, on ira se rhabiller dans un nouvel arrondissement. N'importe lequel, tu choisiras. Tous les coins de cette ville se valent quand ton quartier préféré est une femme. Bref, c'est pas Montréal qui va se plaindre d'être à court de muses, mais il lui manque la mienne.

*

Ce samedi-là, l'orchestre commençait donc tout juste à prendre son aise dans la chambre du Matou (une mélodie

de ronronnements en gamme demi-étouffée, le crescendo n'allait pas tarder). Comme à l'habitude, j'étais aux premières loges. Abonnement de saison. De l'autre côté du mur, j'en étais à chercher comment attaquer ce recueil. Pas facile de rédiger des histoires qui existeront vraiment : j'ai peur de nous gâcher la fin. Puis, ton coup de téléphone.

« Demain matin 9 h, rendez-vous au Atomic Café à Hochelaga, *faut qu'on se parle*. » Bon. Faut pas s'inquiéter. Ce sont des mots auxquels on prête à tort de mauvaises intentions. Au fond, ça ne veut rien dire. Des tonnes de couples se parlent très tôt dans des cafés. Juste avant leur vol. Quand les choses ne vont plus aussi bien qu'avant. C'est commun. Voilà.

Fuck. Son ton anxieux, sa gorge serrée, son sentiment qui tremble. La femme de ma vie sur le point de m'échapper. Ma femme qui fuit. Confirmant les clichés, voici donc la vraie Montréal : salope à ses heures. La courbe du célibat y suit son cycle, saisonnière. Elle ne m'épargnera pas.

RIEN DE CONFIRMÉ, TI-GARS, RELAXE. Parle pour toi, monsieur l'Auteur, facile à dire quand on connaît déjà la fin de son roman. Si tu voulais t'en mêler, t'avais qu'à choisir un narrateur omniscient. Déjà que quelqu'un est assez épais pour te laisser publier, maintenant laisse-moi me gérer, décrisse. *CALME TES NERFS, JE VOULAIS JUSTE AIDER*.

Vingt et une heures. Ça miaule à tout rompre dans la chambre du coloc. Un duel de chats de ruelles, notre appart sur l'échelle de Richter. Besoin de conseils, de mais-non-ça-va-ben-aller-tu-te-fais-des-idées, n'importe quoi pour me calmer la tempête. Frappe à la porte du Matou, mais

mes coups se noient au milieu du jazz band. Pathétique. Va devenir sourd à les faire gueuler a capella si fort là-dedans. D'un coup, à force d'entendre gémir cette inconnue que je n'ai pas vue entrer, je me mets à reconnaître la façon de jouir de ma photographe (non, ce n'est pas moi qui deviens fou). Sa façon distincte d'orgasmer, son petit rire aigu qui pointe quand on l'aime sur la bonne mesure. Ah le culot! Répondez ou je défonce! Coups de pieds en pleine porte. Ça ne baise pas d'un décibel. Impossible. Ça ne peut pas être elle. Elle vient juste de m'appeler d'Hochelaga.

En pleine Petite-Patrie, l'angoisse. Mon blues crève la nuit en mi mineur. Rien ne sert de rester ici à les écouter se jazzer le point G. Demain à l'aube, j'aurai tout sauf envie de traverser la ville dans des autobus bondés pour venir te perdre en sueur. Douze heures à tuer d'ici ce café. Je ne fermerai pas l'œil. Chaque fois que j'étouffe par en dedans, la même recette: partir marcher et attendre que le monde retombe sur ses pattes. Cette nuit ne fera pas exception.

Le *coat* de cuir à l'arraché, les cheveux attachés tout croche, le cœur abîmé. Abominable homme des ruelles. De l'autre côté du 2176, c'est peu croyable, mais Montréal est devenue un labyrinthe de toi. Au moment où je sors m'y perdre, le Matou jouit et hurle à la lune.

brouhaha

moi déboulant l'escalier toi déboulant ma tête des
autos-patrouilles déboulant de lorimier

devant le broue pub brouhaha la rue est bloquée la
foule déborde le trottoir fait son possible jamais vu autant
d'ambulances dans le quartier j'en demandais pas tant
pour me divertir de toi

des détectives en herbe une vingtaine de mon âge
fument la clope en face du bar observent le spectacle
accouchent de déductions pas possibles «cycliste happée
par un char vengeance d'un ex ou frappée par la foudre»
je lève les yeux pas un nuage la nuit est belle le ciel est clair

une inconnue est morte tout près d'ici rosemont qui
n'en revient pas c'est un quartier calme c'est un quartier
ludique la preuve c'est que tout le monde se met à jouer
à clue moi aussi moi aussi laissez-moi une place je veux
embarquer dans votre petite-partie

au loin un policier semble m'apercevoir et s'approche
d'un pas lent des *crime scene do not cross* déco d'halloween
dollarama d'un coup tout le monde arrête de fumer tout

le monde se met à me regarder pour me cracher un grand
procès *cheap* avec sa face

oh *fuck* je viens de catcher

celle qui est morte à soir

c'est pas une inconnue

c'est notre histoire à toi pis moi

arrêtez donc je jure que je l'aimais même encore là
je sais pas trop si c'est fini faut vérifier elle respire peut-
être encore cette histoire elle respire peut-être plus que les
mots dans ma tête

sans plus attendre m'enfuir à coups de coudes m'en-
fuir sans me revirer le poids de leurs regards ma nuque
comprimée mon propre roman policier mon *who done it*
sans résolution mon corps qui court de peur qu'on me
confirme que le coupable de nous c'est sûr c'est clair c'est
moi

capri

À peine un coin de rue plus loin besoin de reprendre mon souffle, puis mes virgules. J'hésite à me retourner, de peur qu'il y ait une foule qui me traque, des policiers à ma poursuite. Non, personne. Juste moi. Un personnage sans cardio, et son histoire qui s'essouffle déjà. Plus loin derrière, la plainte d'une sirène achève de me prouver que je n'ai pourtant pas tout rêvé.

La course n'a pas aidé. J'ai, à la place du cœur, un cratère. À deux pas du déli Capri, je suis un Vésuve sur deux pattes, menaçant de raser La Petite-Pompéi. Besoin de te parler au plus sacrant, là, maintenant, sinon il n'y aura pas de survivants dans le quartier. Cell en main, composition automatique de ton numéro. Puis je raccroche. Tu ne répondras pas. Me diras demain que tu t'étais endormie, et on saura tous les deux que c'est faux (vaut mieux t'épargner ce mensonge).

Entré au Capri, l'air aussi mal amanché que le resto. Je déparle: faire un appel, ça presse, elle veut me crisser là. Derrière le comptoir, une statue de cendres. Me zieute

en silence entre deux bouchées d'un club sandwich coulant. Deux éternités s'écoulent. Puis, sans rien dire, me tend mollement le combiné. Enfin. Composition de ton numéro, et c'est la coloc qui décroche.

— [...] Oh, s'cuse-moi de te déranger, je pensais pas que c'est toi qui allais répondre. Est-ce que ma blonde est là? [...] Ah, non non, je sais que c'est pas mon numéro habituel, je suis dans un resto... Mon cell est mort, c'est tout. Ouin. Faque, est-ce que ma blonde est là? [...] Où ça? [...] Au dep, sans son cell? Pis je gage que je viens juste de la manquer? [...] Trente secondes, c'est ça je me disais. Pas chanceux le gars, hein. [...] Non, non, fais juste y dire qu'a me rappelle dès qu'a revient, c'est important. [...] Je sais qu'a veut se coucher tôt pour son vol, mais je suis en train de devenir fou, j'ai besoin d'y parler. [...] Euh, oui, sur mon cell, je vais avoir retrouvé mon chargeur d'ici là. [...] T'oublie pas, hein? [...] Merci, t'es *smatt*. Salut.

Raccroche. J'avais raison. *ARRÊTE, TU TE FAIS DES IDÉES, TI-GARS*. Mens-moi pas en pleine face. Si tu t'y mets toi aussi, je ne sais plus sur qui compter. Elle ne me rappellera pas.

*

— T'avais raison, c'était ton chum.

nouveau canada

Remonter Beaubien vers l'est. Pas un chat dans le quartier. Tant mieux, après tout. N'y reste plus que moi pour y miauler ma peine. Je ne la partagerai pas. Toute la rue est emboucanée d'un brouillard épais, à couper au couteau. Plus je m'enfonce, moins j'y vois. Devant le restaurant Nouveau Canada, j'aperçois la coupable. C'est une bouche d'égout grande ouverte au milieu de la chaussée (pas possible, qui a laissé ça comme ça, il va falloir appeler la Ville). S'en échappe un lot de vapeur continu, sans fin, irréel, digne d'une avenue newyorkaise.

— Restez pas là, venez vous asseoir.

Comme crachée du sol, une voix. Même en m'approchant, j'ai peine à distinguer de l'autre côté de la boucane la silhouette de cet homme qu'on dirait assis en pleine rue sur une chaise de camping, casque de construction sur la tête. À côté de lui, une autre chaise, vacante celle-là.

— Monsieur, vous allez vous faire frapper.

— Et par quelles autos? qu'il me demande en riant, sans malice aucune. Au contraire, c'est un rire plutôt triste,

presque de politesse. Il ne me regarde d'ailleurs même pas, la tête au-dessus du trou enfumé.

— Où est tout le monde ?

— Je ne sais pas, c'est soir de pleine lune, ça arrive.

— Vous avez perdu quelque chose ?

— Quelqu'un.

— Quelqu'un ?

— Oui, ma fille est tombée dans ce trou.

— Je ne suis pas sûr de comprendre.

— Je voulais lui montrer où je travaillais, elle est tombée.

— Elle est blessée ?

— Non, pas d'inquiétude, on attend les secours.

C'est un homme qui semble né pour la solitude. En prêtant l'oreille, on croirait pourtant presque entendre respirer du trou, un souffle fluët, délicat. La fumée s'en échappe par à-coup, dense et opaque, mais je me dis que cet Égoutier est aussi fou que moi, que la seule chose qui respire ici, c'est la ville. Pas étonnant qu'elle ait choisi ce coin pour nous humer, personne ne peut résister à l'odeur du bacon du Nouveau Canada. Même pas toi et moi. Habitude d'aller y déjeuner très tard, passé l'heure du souper. De se bouffer végé toute la semaine pour y flancher ensemble, comme des lâches.

— Si c'est vrai, pourquoi vous ne descendez pas ?

— Je voudrais bien, mais je n'ai pas le droit.

— Laissez-moi y aller alors.

— Oh, surtout pas.

— Pourquoi pas ?

- C'est interdit par la Ville, vous n'êtes pas autorisé.
- Vous, vous y êtes autorisé.
- D'ordinaire, mais pas lors de la soirée père-fille.
- La soirée père-fille ?
- Oui, c'est organisé par la Ville ce soir.
- Aussi tard ?
- Ça ne change rien, il fait toujours noir en bas.
- C'est quand même dangereux pour une petite fille.
- C'est elle qui a choisi d'y descendre.
- Elle est tombée ou elle est descendue ?
- Oh, je ne sais plus, taisez-vous un peu.

L'Égoutier ne paraît pas s'inquiéter outre mesure, mais son visage reste triste malgré tout, alors je me tais, par respect. À chacun sa lubie. Silencieux, je me glisse dans la chaise à côté de lui. De son thermos s'échappe de la fumée, signe qu'il ne doit pas être là depuis bien longtemps. Ou bien c'est le Nouveau Canada qui l'approvisionne de temps à autre, tout comme il le faisait pour nous. Une avalanche de refills de café filtre pour désapprendre à dormir et ne plus savoir se désexercer l'un de l'autre.

- Moi aussi, on pourrait dire que j'ai perdu une femme ce soir.
- On est deux alors.
- Peut-être que je devrais aussi demander de l'aide.
- Oh, pas besoin de les appeler, ils sauront quand venir.
- Vous voulez dire que vous n'avez appelé personne ?
- Je vous l'ai dit, pas besoin, ils viendront.
- Si votre fille est vraiment tombée, il faut descendre.

- Non, on risquerait des poursuites.
- Arrêtez, personne ne me poursuivra.
- Moi, je vous poursuivrai.
- Pardon ?
- Je n’aurai pas le choix, je déposerai un grief à la Ville.
- Un grief contre moi ?
- Votre vie deviendra un enfer, vous ne voulez pas ça.
- Vous êtes fou.
- Vous aussi.

Ma tête au-dessus du trou, impossible d’y voir quoi que ce soit. Même si la vapeur semble respirable, j’ai peine à croire qu’il y ait âme qui vive là-dedans. Chaque fois que je m’en approche un peu trop près, l’Égoutier me tire d’ailleurs doucement vers l’arrière pour que je retombe dans ma chaise, puis répète le manège trois ou quatre fois jusqu’à ce que je renonce à m’y pencher. Dans la rue, de la lumière à un seul appartement, entre des Érables et Louis-Hémon. Un garçon y apparaît, à une porte-balcon sous un hibou en plastique pour éloigner les pigeons. Il me ressemble, mais je sais que ce n’est pas moi, alors qui est-ce ? Un ami ? Quelqu’un de secourable ? J’essaie de lui sourire ; il ne me voit pas. À son air absent, lui aussi semble avoir perdu quelqu’un. Au printemps, Montréal n’épargne personne.

- Elle s’en va vivre ailleurs, sans moi.
- Dans un nouveau pays, j’imagine.
- Non, à Vancouver.
- Oh, comparé à Montréal, le Canada, c’est un nouveau pays.

Il m'offre une cigarette. Non merci, j'ai horreur de la cigarette; mais je dis oui. C'est un bon soir pour dire oui. Au bord du trou, on attend les renforts en fumant.

chez roger

Jean-Philippe Wauthier: De retour à la deuxième heure de *La soirée est (encore) jeune* sur les ondes de Radio-Canada, enregistrée en direct de Chez Roger sur Beaubien! On est toujours en présence de nos collaborateurs Jean-Sébastien Girard, Olivier Niquet et Fred Savard, et d'ailleurs Fred, pour poursuivre l'émission, est-ce que vous présentez notre prochain invité?

Fred Savard: Oui, sans plus tarder, notre prochain invité nous vient directement du quartier, c'est un pelleteux de nuages dans l'âme qui, comme moi quand j'étais jadis une brebis égarée, vient souvent noyer sa peine Chez Roger, c'est avec beaucoup de plaisir qu'on l'accueille, l'Auteur de *Montréal insomniaque!*

applaudissements de la foule

Moi: Le Narrateur, pas l'Auteur.

Jean-Philippe Wauthier: Pardon?

Moi: Je suis le Narrateur du roman, pas l'Auteur, faut pas nous confondre.

Jean-Philippe Wauthier: Oui, c'est vrai, on s'excuse, franchement, Fred.

Fred Savard : Pardon, je suis pas habitué au deuxième degré.

Jean-Philippe Wauthier : Par contre, c'est vrai que c'est un ti-peu mélangeant vos affaires d'auteur et de narrateur. Là expliquez-nous ce qui se passe, pourquoi c'est compliqué de même, pourquoi pas faire de quoi de plus simple mettons, êtes-vous en dépression ?

Moi : Le mot est fort, je viens juste d'apprendre que je vais me faire laisser.

Jean-Philippe Wauthier : Mais justement, parlons-en des peines d'amour, y'a déjà pas mal de romans québécois qui ont déjà été écrits là-dessus, sans vouloir dire que le vôtre est pas différent des autres, faudrait peut-être passer à autre chose un moment donné, non ?

Moi : Oui, sûrement.

Jean-Philippe Wauthier : Quand même, vous prenez pas une tite-marche nocturne de même pour rien, là. On dirait que c'est important pour vous, la marche, ça a l'air d'occuper une grande place dans votre vie, dans votre roman. Qu'est-ce que ça a de si spécial, marcher ?

Moi : Ça permet d'apprendre à se perdre, j'imagine.

...

Jean-Sébastien Girard : De toute façon, vous allez voir, le célibat c'est pas si pire que ça, vous allez pouvoir manger du O'Coq BBQ autant que vous le voulez !

Fred Savard : Au moins, vous, Jean-Sébastien, vous avez pas besoin d'écrire un roman pour faire semblant d'avoir quelque chose d'intéressant à dire là-dessus.

Jean-Philippe Wauthier : Ah, franchement, non, ça va trop loin. Moi, je cautionne pas ça.

Moi: Non, non, il a raison. Faudrait que je décroche, j'imagine.

Jean-Philippe Wauthier: Non mais quand même, soyons sérieux, dans ce roman-là qui, avouons-le, saute déjà un peu du coq à l'âne, j'imagine qu'il y a autre chose qu'une peine d'amour qui se cache derrière tout ça, il doit y avoir un message à portée sociale que vous essayez de transmettre, une morale pour vos lecteurs, quelque chose qui vous a donné l'envie d'écrire ça pis pour lequel on devrait dépenser une vingtaine de piasses?

Fred Savard: Rapidement, s'il vous plaît.

Jean-Philippe Wauthier: Soyez poli avec notre invité, Fred, c'est un nouvel ami de l'émission.

Fred Savard: C'est de la longueur de votre question que je parlais, Jean-Philippe.

Moi: Y'a rien à répondre, je pense.

Jean-Sébastien Girard: Eh seigneur! vous êtes bon vendeur, c'est effrayant.

Moi: De toute façon, faut que je parte.

Jean-Philippe Wauthier: Déjà? J'en connais un qui veut pas son cachet.

Moi: Ça va me calmer d'aller marcher devant le cinéma Beaubien.

Jean-Philippe Wauthier: Ah ben, vous êtes ben *smatt*, vous sauvez de la job à nos auditeurs, ils auront même pas besoin de skipper l'entrevue.

Jean-Sébastien Girard: De toute façon, je pense qu'on avait fait le tour.

Fred Savard: Des invités de même, ça donne presque envie de quitter l'émission.

Olivier Niquet: ...

Moi: Merci quand même pour l'invitation, et bravo pour votre beau programme.

cinéma beaubien

EXT. CINÉMA BEAUBIEN – NUIT

Sur un banc de parc devant le cinéma Beaubien, un homme écrit dans un cahier de poche. Il parle seul, à haute voix.

MOI

« Chapitre 1. Il avait toujours aimé Montréal autant qu’il aimait le cinéma. » Ah, non. Un peu moins direct. « Chapitre 1. Rien ne le rendait aussi romantique que Montréal, sauf peut-être le cinéma. Il vivait dans une métropole en noir et blanc qui n’avait cessé de battre au rythme du septième art. » Ark. Pompeux à l’os. Personne ne veut lire ça. On recommence. « Chapitre 1. Il était aussi romantique que la ville qu’il habitait, Montréal, une ville elle-même remplie de salles de cinéma. » Faux. C’était vrai avant, plus aujourd’hui. Rigueur. « Chapitre 1. Il était trop romantique à propos du cinéma,

tout comme il l'était à propos de Montréal. Il y passait ses nuits à oublier de dormir, la tête pleine de films, de personnages, et de femmes qui ne l'aiment plus.» Ah non, pas ça. Tant pis. J'arrête. Peu importe ce que je vais essayer d'écrire ce soir, tout va me ramener à elle. De toute façon, on dirait du plagiat.

L'homme range le cahier, flâne devant les affiches de films.

MOI

De l'insomnie ou de l'amour du cinéma, je ne sais plus trop ce qui est venu en premier. D'aussi loin que je me souviens, jamais pu m'endormir autrement que devant un film. Même avec une femme dans mon lit. Après le sexe, rien qu'une idée en tête : assouvir mon désir de cinéma.

Une silhouette se tient en retrait. L'homme ne la remarque pas.

MOI

Après l'orgasme, j'y vais toujours de la même façon. Glisse mes doigts dans ses cheveux. Dessine des projets dans son dos. Attends que le sommeil la trouve. Le plus dur, c'est de chasser la culpabilité. Je sais, c'est con,

mais y'a rien à faire. Le cinéma, c'est une affaire d'interdits, de pulsion, même. On m'a appris ça à l'université. Puis, quand elle s'endort, je la trompe avec mon lecteur DVD portatif. Pendant qu'elle dort, moi je rêve les yeux grands ouverts de Kubrick et de Gilliam, des films noirs de Coen et des films blancs de Perrault, des derniers Dolan et des premiers Méliès, de l'Iran de Kiarostami et de la Yougoslavie de Kusturica, de la chair de Pool et de celle de Cronenberg. À l'ombre de leurs personnages, je m'endors.

En arrière-plan, la silhouette inconnue se rapproche peu à peu, mais reste floue. Elle s'arrête derrière un arbre.

MOI

Des fois, ma blonde se réveille en sursaut, entre la vie et la nuit. Au vol, elle attrape une scène de *Manhattan*, de *Léolo*, de *Before Sunset* « *Oh baby you are gonna miss that plane* », puis referme les yeux. Si c'est un Miyazaki, elle ne se rendort pas. Une fois, il lui est arrivé de se réveiller devant les fesses nues de Nicole Kidman dans *Eyes Wide Shut*. J'ai cru que c'en était fini de nous. Elle s'est rendormie en souriant. Je me souviens avoir pensé que c'était peut-être ça, le vrai amour.

L'homme s'arrête devant le guichet vide du cinéma Beaubien. L'étrange silhouette est toujours en retrait.

MOI

Fait trop longtemps qu'on n'est pas allé au cinéma. Avoir su que c'était la toute dernière fois, on aurait mieux choisi que le Banque Scotia en plein centre-ville. On était allé y voir le dernier James Bond, un spectre entre nous : celui de notre première discussion sur Vancouver. À y repenser, c'est à ce cinéma-ci qu'on aurait dû s'échouer. Encore aujourd'hui, chaque fois que mon lit me recrache, c'est plus fort que moi, faut que je vienne flâner devant ses affiches. Le Beaubien est un phare où viennent se brûler les papillons de nuit.

Derrière l'arbre, l'étrange silhouette se met à tousser violemment. L'homme se retourne, surpris, comprend qu'il n'est pas seul. Il tourne le coin du cinéma, puis y attend afin de surprendre celui qui le file. Cinq minutes passent. Rien. Il revient au banc pour y trouver une note scotchée.

INCONNU (VOIX OFF)

«Monsieur, je me doute que vous m'avez aperçu, honte à moi. Jusqu'ici, je m'acquitte assez mal de ce travail qui exige pourtant tact et discrétion, mais ce n'est

pas ma faute, je vous le dis, c'est celle de cette vilaine toux qui ne me lâche plus. À vrai dire, je suis un peu trop gêné pour vous l'annoncer en personne, moi qui vous admire depuis longtemps, mais on m'a engagé ce soir pour être votre Double. Ou si vous préférez, votre doublure. Ne vous inquiétez pas, je vous assure qu'à quelques détails près, je vous ressemble en tout point. N'importe qui s'y méprendrait, même vous. Sachez donc que si vous avez besoin de moi cette nuit pour quelque cascade que ce soit – physique ou émotive –, je ne serai pas loin, prêt à encaisser le choc. Pardonnez-moi de ne pas avoir répondu au fameux coup de fil tantôt, c'était mon heure de pause. De toute façon, je n'aurais pas su quoi dire. C'est mon premier jour, j'aurais pu faire une gaffe, alors c'est mieux ainsi. Vous m'excuserez encore de ne pas vous dire ceci en personne, je suis d'un naturel angoissé, et cloué par le trac. Ceci dit, ne portez ni attention à moi ni à cette vilaine toux, la discrétion est mon métier. Sincèrement, votre Double.»

Confus, l'homme regarde autour de lui. Uniquement éclairée par les néons roses du cinéma, la rue Beaubien est déserte.

MOI

Ça dégénère. Rappelle-moi donc, je vire fou.

Il se remet à marcher en direction du parc Molson, sort son cahier de sa poche et continue d'y coucher quelques phrases.

MOI

« Chapitre 1. Montréal était sa ville préférée, et elle le serait toujours. Il aurait simplement voulu que ce soit la même chose pour elle. »

Occupé à écrire, il ne remarque pas celui qui se remet à le suivre, et qui lui ressemble étrangement comme deux gouttes d'eau. La nuit a une odeur de Poe.

FONDU AU NOIR

molson

Sous le gazebo du parc Molson, deux hommes valsent en silence. C'est dans leur tête que se joue toute la musique. Personne ne leur demandera de baisser le volume.

Plus loin, je tombe face à face avec ce balcon qu'on avait pris en photo. Une drôle de galerie. Sûrement bâtie par un contracteur trop chaud. Ce qui est particulier, c'est la porte d'entrée. On y trouve, encastré dans la brique juste au-dessus de son châssis, un signe « Sortie d'urgence ». Rouge fluo, comme en salle de cinéma. Sauf qu'ici, le problème, c'est qu'il mène à l'intérieur du bâtiment. Sympa.

L'idée nous a pris, comme ça. On s'est dit qu'on pourrait se commencer un projet. Notre propre façon de fictionner Montréal. Toi qui prends des photos pendant nos marches, à la limite de l'anodin et du bizarre. Moi qui écris des textes pour les accompagner, mi-rêvés, mi-fantasmés. Une trentaine de photos, qu'on essaierait de publier quelque part.

Ça aura été la seule qu'on aura prise.

Faut croire que t'as toujours eu l'œil pour voir des sorties où je n'en voyais pas.

Je me retourne, juste à temps pour apercevoir mon Double comme du monde. Il est en état de transe, à admirer ce couple qui n'arrête pas de danser. C'est vrai qu'il me ressemble.